

RÉSUMÉ :

Découverte vers 1946 à la suite d'une désobstruction spéléologique, la grotte de Vergisson II a fait l'objet de diverses fouilles, jusqu'en 1961. L'outillage, taillé dans le silex local originaire du Mâconnais, appartient à un Paléolithique moyen très caractéristique du « Moustérien type Quina ». Il était localisé dans l'argile rougeâtre à cailloutis de l'ensemble stratigraphique supérieur. La faune, en grande partie d'apport humain, est fortement fragmentée mais abondante: plus de 3 000 ossements ont pu être déterminés.

MOTS-CLÉS : Paléolithique moyen ; Moustérien type Quina; Würmien ; paléontologie ; biométrie.

ZUSAMMENFASSUNG:

Um 1946 entdeckt, wurde die Höhle Vergisson II bis 1961 ausgegraben. Die Steinartefakte, die aus einem örtlichen Feuerstein des Mâconnais anstehen, sind in das Mittelpaläolithikum, genauer das Moustérien vom Typ Quina zu stellen. Sie fanden sich im oberen Teil der stratigraphischen Sequenz in einem rötlichen, von Kles durchsetzten Lehm. Die Fauna, die zum Großteil vom Menschen eingebracht wurde, ist sehr zahlreich, aber stark fragmentiert. Mehr als 3 000 Knochen konnten bestimmt werden.

STICHWORTE Mittelpaläolithikum ; Moustérien vom Typ Quina; Würm; Paläontologie; Biometrie.

ABSTRACT :

Discovered around 1946, after having cleared a speleological site, Vergisson's II Cave was excavated up to 1961. The lithic industry made of the local Mâconnais flint belongs to the Middle Paleolithic Age which is characteristic of the « Mousterian type Quina ».. It was located in the stony reddish clay layer of the topmost stratigraphic sequence is strongly broken into fragments but abundant: more than 3 000 bones could be identified.

KEYWORDS Middle paleolithic ; Mousterian type Quina; Würmlan ; paleontology; biometry.

Bien que l'on puisse en confondre de loin les découpes dans le paysage, la barre rocheuse de la roche de Vergisson est plus massive que celle de Solutré; son abrupt frontal est moins élevé (485 m) et moins aigu. Comme leurs voisines, de même structure géologique (le Montsard, Saint-Claude et le mont de Pouilly), ces deux Roches appartiennent à un système de cuestas du Dogger (Jurassique moyen) et forment la terminaison méridionale des chaînons monoclinaux du Mâconnais sédimentaire, au contact du socle cristallin du Nord Beaujolais. Basculées vers l'Est, elles ont subi les effets de l'érosion périglaciaire et d'importants dépôts de cailloutis de gélivation de la dernière glaciation («würmienne»), mêlés de gros blocs, se sont accumulés à la base des escarpements. Le calcaire récifal à polypiers silicifiés du Bajocien moyen qui forme l'assise sommitale des Roches, sur une puissance de l'ordre d'une dizaine de mètres, en explique la morphologie très spéciale. Il a constitué une sorte de « chapeau » très dur qui a protégé de l'érosion la corniche bajocienne, laquelle offre d'impressionnantes falaises subverticales.

Les Habitats des Néandertaliens

Une particularité cependant de la Roche de Vergisson tient à la présence, vers le milieu des assises du calcaire à entroques bajocien, d'un important joint de stratification. Celui-ci, qui a drainé les eaux issues des diaclases tectoniques et des cheminées de dissolution, est à l'origine de la formation d'une suite de petites cavités karstiques alignées obliquement sur le flanc méridional de la Roche, selon le pendage général des strates calcaires. Malgré leur faible développement, plusieurs ont servi de refuge à de petits groupes de néandertaliens et aussi, lorsqu'elles étaient inhabitées par les hommes, à diverses espèces de grands carnivores (lions, hyènes, ours et loups). Une seule de ces cavités (Vergisson IV) a été brièvement réoccupée au début du Paléolithique supérieur.

Il s'agit donc bien d'un trait assez particulier aux groupes humains qui fréquentaient la région au cours d'une période comprise entre 100 000 et 35 000 ans avant notre ère. Leurs traces sont connues dans une dizaine de cavernes des massifs calcaires dominant la rive droite de la Saône entre ses tributaires de la petite Grosne, au sud, et de la Dheune, au nord. Comme celles de Vergisson ou de Rully, près de Chagny, il s'agit de cavités de dimensions réduites, blen

isolées du froid, qui n'ont pu abriter qu'un petit nombre d'individus, tassés sous une voûte basse, parfois autour d'un foyer, mais pas toujours. C'est ainsi qu'aucun reste de charbon végétal ou d'ossement brûlé n'a été recueilli dans la grotte elle-même de Vergisson II ici étudiée, en raison sans doute de sa configuration, l'absence de fissures ou de cheminées au plafond ne permettant pas l'évacuation de fumées. Le feu cependant était connu, des traces de foyer ayant été relevées à l'extérieur. Un autre trait du mode de vie de la plupart au moins de ces populations moustériennes a été souvent signalé déjà : la faible organisation de l'espace et le caractère très sommaire de l'installation humaine dans ces habitats précaires, cependant assez longtemps occupés comme en témoigne en particulier l'abondance des restes osseux très fragmentaires, car brisés en menues esquilles pour en utiliser la moelle, des mammifères consommés. Ossements, galets, éclats et outils de silex, nucleus aussi, montrant que certaines opérations de taille étaient opérées à l'intérieur, sont associés sans ordre pouvant indiquer des places de travail déterminé. Il est probable que d'assez nombreux débris étaient rejetés sur la pente rocheuse en forte déclivité qui s'étendait en avant de la grotte, où certains d'entre eux ont été recueillis, dans les fissures et petites cavités des bancs calcaires ; beaucoup des individus et même des espèces animales déterminés ne sont représentés que par un tout petit nombre et parfois un seul reste anatomique.

Cependant au dernier stade de l'occupation humaine dans la grotte en question, nettement marquée par la couche de vestiges concrétionnés sur les parois, le locus habitable ne couvrait dans la première salle que 4 à 5 m². Il était de plus encombré de pierrailles et de restes osseux épars, sans doute aussi d'éléments végétaux disparus (souvent utilisés en particulier par les hommes pour tapisser un sol très irrégulier et y aménager des couchettes). La hauteur sous plafond n'excédait pas un mètre, on ne pouvait franchir le seuil d'entrée qu'en rampant, comme pour entrer dans une tanière, et il était impossible de se tenir debout à aucun endroit de la grotte. Bien que beaucoup de groupes humains du Paléolithique moyen aient vécu en plein air, dans des conditions mal connues, car leurs abris temporaires ne se sont pas conservés, ou dans des habitats intermédiaires aménagés au pied des corniches calcaires, au sein d'amoncellements de gros blocs effondrés, la grotte de Vergisson II nous donne l'exemple d'un lieu de vie certes abrité, dans une grotte, mais cependant particulièrement précaire et inconfortable, mal ventilé et sans doute assez humide. La grande qualité de

l'outillage découvert montre pourtant que ses occupants, contrairement à ce que l'on pourrait supposer à partir de leurs conditions d'existence, étaient en pleine possession d'une technologie perfectionnée de la taille du silex et qu'ils pratiquaient, pour assurer leur nourriture et récupérer des fourrures, des activités cynégétiques efficaces.

Historique

Le remplissage de la grotte dite des « Tasnières » (Vergisson I) fut décrit comme un simple gîte ossifère vers 1850 par les premiers géologues qui ont étudié le Mâconnais, W. Manès et M. Berthaud. Ce qui en subsistait en 1965 fut fouillé par H. Testot-Ferry qui fut le premier à signaler qu'un outillage de racloirs « de la fin de l'époque du grand ours » était associé à une faune froide à renne et mammoth, déterminée par le célèbre paléontologiste E. Lartet. Ces silex taillés furent rattachés au « type du Moustiers » par Ad. Arcelin en 1881.

De nouvelles recherches effectuées en 1957 par M. Jeannet sur la terrasse en pente qui prolonge la grotte au sud-est ont permis de retrouver un ensemble très appréciable de faune et d'industrie moustérienne mais dans un dépôt qui paraît en grande partie remanié. A la suite de prospections effectuées avec A. Aufranc de 1953 à 1962 il est apparu que ce gisement n'est nullement isolé puisque cinq autres sites ont pu être repérés, et pour certains d'entre eux fouillés. Il s'agit de cavernes exigües ou de simples fissures correspondant à d'anciens couloirs karstiques effondrés, d'accès parfois difficile, qui s'ouvrent au sud ou au sud-est dans les escarpements du flanc de la Roche de Vergisson qui fait face à celle de Solutré (cf. figure 7).

Le gisement de Vergisson II (également connu sous le nom de grotte de Ronzevaux, ou de la Maréchaude), objet de la présente étude, a été repéré en 1946 par un groupe de jeunes gens qui prospectaient les falaises à la recherche de grottes. Son entrée était alors presque entièrement bouchée. Les désobstructions puis les fouilles opérées, en particulier par A. Jeannet amenèrent la découverte de nombreux vestiges. Plusieurs personnalités de la préfecture de Mâcon visitèrent le site et s'y intéressèrent.

Une fouille méthodique dont fut chargé J. Combier, avec l'accord des inventeurs, par le service des antiquités du Ministère de l'Education Nationale eut lieu de 1954 à 1961.

Malheureusement une grande partie du remplissage avait déjà disparu et le témoin qui avait été aménagé pour l'exécution d'analyses diverses, pourtant protégé par une porte métallique, fut détruit en 1975 par des inconnus. Il a cependant été possible d'établir la stratigraphie détaillée du dépôt à partir des placages de sédiments encore en place sur les parois de la grotte. Il fut également loisible de fouiller des niveaux profonds encore intacts, sous les déblais des travaux antérieurs, dans les deux salles qui composent la cavité d'une dizaine de m² au total seulement. Les ossements et les pièces lithiques recueillis à cette occasion et repérés en plan et en stratigraphie, selon les coordonnées cartésiennes, ont fourni de précieux repères sur les phases et les modes d'occupation de la grotte par l'homme et les carnivores.

Stratigraphie

Une succession de six couches a été mise en évidence dans le remplissage, sous le dépôt de cailloutis argileux subactuels qui colmataient l'entrée de la grotte et s'étendaient quelque peu à l'intérieur (cf. figure 1); dans la seconde salle, la couche à silex et à ossements était directement recouverte par un éboulis de cailloutis et d'assez gros blocs effondrés de la voûte, en partie soudés entre eux par des revêtements stalagmitiques. Le couloir se prolonge au nord de la seconde salle par des diverticules impénétrables pour nous, et qui sont en partie remplis d'une terre meuble noirâtre et nauséabonde, remaniée par les blaireaux et les renards qui s'étaient autrefois glissés dans ces étroits couloirs pour y installer leurs repaires.

Couche 1 : il s'agit d'un sédiment rosâtre, pulvérulent ou pris en brèche, avec un petit cailloutis très disséminé ; il comporte par places des zones blanches carbonatées. Ce dépôt est localement recouvert par des plaques de plancher stalagmitique, formées à partir des écoulements localisés de la voûte; épais de 5 à 10 cm, il contient quelques os écrasés ou en poussière, peut-être remaniés du niveau sous-jacent et de très rares éclats de silex.

Couche 2 : elle est très argileuse, d'un brun rouge plus au moins foncé et son épaisseur est assez régulière sur toute l'étendue habitable, atteignant de 30 à 35 cm. Elle inclut de gros éléments du calcaire local encaissant, issus du plafond et des parois, sous la forme de blocaille

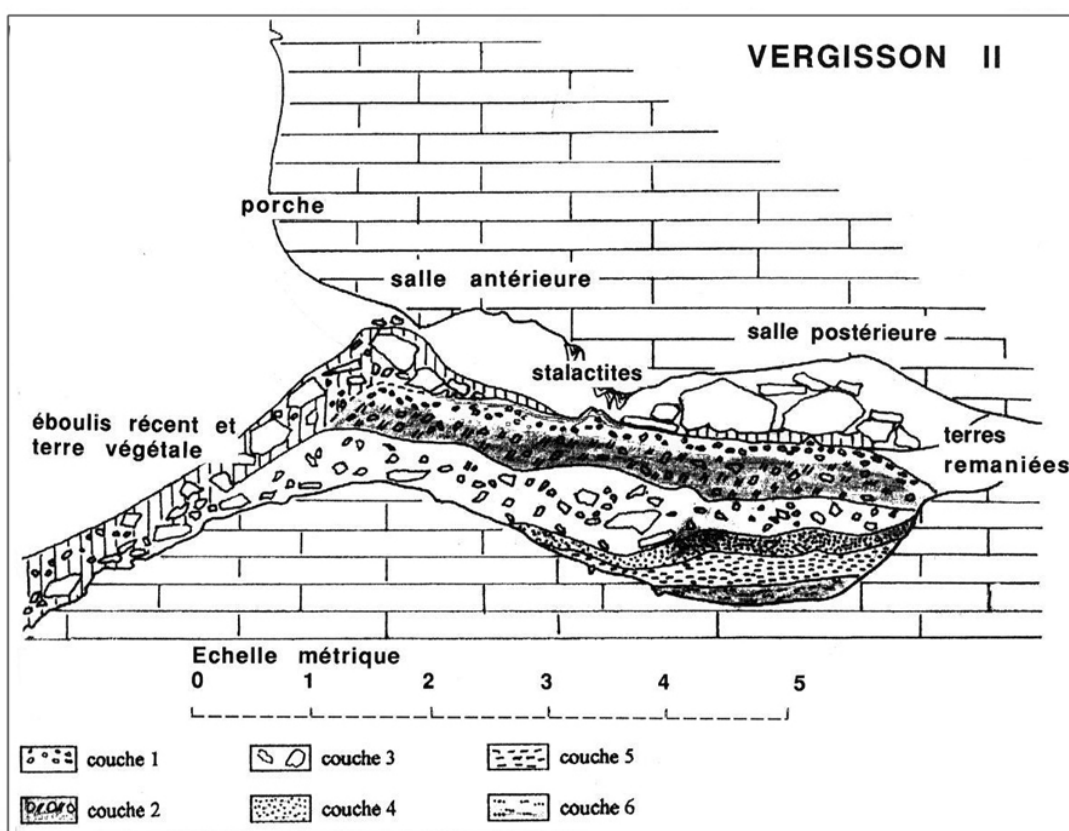


Figure 1 : Coupe stratigraphique de la grotte de Vergisson II, relevée dans son grand axe (fouilles de 1954-61).

et de dalles de toutes dimensions. C'est le niveau principal d'occupation de la cavité et il contient de très nombreux éléments osseux et lithiques taillés, formant à certains endroits de véritables lentilles de vestiges très concentrés. Il s'agit d'un dépôt rapidement accumulé, surtout à la suite des apports humains de fragments de carcasses animales issues de la chasse, tel le renne. Pour d'autres restes extrêmement morcelés de très gros mammifères, comme le mammoth ou le rhinocéros, dont on s'accorde à penser aujourd'hui qu'ils n'étaient pas à la portée des chasseurs moustériens, on peut présumer qu'il s'agit d'apports provenant d'individus déjà morts aux environs de la grotte.

La fragmentation des divers ossements, d'après nos observations, est, pour une part assez limitée, attribuable au piétinement et à la chute de gros blocs qui les ont écrasés et à une fragmentation cryoclastique (par l'action du gel); des aiguilles de glace formées en particulier

dans les replis d'émail des dents de cervidés les font éclater. Mais elle est surtout due à l'action de l'homme lui-même et on relève de nombreux impacts de chocs et de fractures « en étoile » sur les os longs à fortes cavités médullaires du renne, du cheval et des bovidés. Cependant on ne peut exclure que certains ossements, qui présentent des traces de rongement aient été apportés par les carnivores prédateurs, comme les loups, qui ont pénétré dans la cavité en dehors de la présence de l'homme et s'y sont abrités. La présence des hyènes au cours de ces périodes où la grotte n'était pas habitée par les Moustériens est attestée par la présence de coprolithes bien conservés, secondairement mêlés aux restes d'origine humaine.

Couche 3 : sableuse et argileuse, brun jaunâtre, elle est formée de lentilles de sédiments accumulés par un ruissellement visiblement venu de l'extérieur de la cavité. Il est probable que sa fraction sablo-limoneuse puisse provenir du remaniement par les eaux de dépôts d'origine éolienne, car ils sont étrangers au processus d'altération du calcaire local. Cette couche est mêlée de grosse blocaille et de petit cailloutis qui ne présentent pas de traces nettes de fragmentation cryoclastique. Son épaisseur est importante, atteignant jusqu'à 50 ou 60 cm. Elle s'amincit fortement en allant vers le fond de la grotte. C'est sur cette couche que se sont installés les occupants Moustériens et quelques vestiges lithiques et osseux liés à leurs premiers séjours dans la grotte sont inclus à son sommet.

Couche 4 : terre rougeâtre argileuse, dépourvue de tout élément du calcaire encaissant. Elle avait rempli la concavité principale de la grotte, surtout dans la seconde salle et ne paraît pas s'être formée ou avoir été conservée à l'avant. Cette formation lenticulaire contient de minuscules petites « dragées » calcaires, très polies (« graviers karstiques ») ainsi que des concrétions irrégulières noirâtres et luisantes qui sont des nodules ferro-manganiques. Il est très probable que ce dépôt soit issu d'apports venus par les diverticules du réseau karstique profond. Cette couche contient des fragments osseux plus ou moins morcelés mais non roulés et en particulier des restes dentaires de lion des cavernes et des os d'herbivores. Tous ces éléments se distinguent par leur couleur noire, due à la patine d'oxydes métalliques acquise au sein de la couche et ne présentent aucune trace de remaniement.

Couche 5 : peu épaisse et irrégulière (20 à 30 cm), elle se présente sous une forme lenticulaire, comme la précédente mais s'en distingue par sa teinte et sa texture. Elle est en effet de couleur orangée, sèche, divisée en polyèdres par un réseau de fractures. Cette formation est complètement stérile.

Couche 6 : noirâtre, argileuse, stérile comme la précédente, cette formation résiduelle comble sur une surface réduite, moins de 2 m², la concavité et les petites crevasses du sol naturel rocheux très irrégulier et altéré en surface de la seconde salle, dont elle est séparée par un fin lit verdâtre argileux.

Diagnose générale de l'outillage

L'étude comparative de l'industrie lithique de Vergisson II montre son étroite appartenance à un groupe techno-typologique du Moustérien désigné sous le nom de «type (ou faciès) Quina», du nom d'un célèbre abri-sous-roche préhistorique de la commune des Gardes (Charentes), connu depuis 1881. Ce faciès moustérien est assez répandu dans la moitié sud de la France mais également connu, sous une forme plus au moins typique, dans divers pays européens proches, comme la Belgique, l'Italie et l'Espagne, ou au contraire lointains, comme la Hongrie (gisement de Erd), et même l'Asie Centrale (Teshik-Tash, Ouzbekistan). Une aussi vaste dispersion de sites à ce point isolés tend déjà à indiquer qu'il ne saurait s'agir d'une véritable entité culturelle, avec le même sens que l'on donne pour le Paléolithique supérieur à une culture bien définie et localisée dans l'espace comme le Solutréen ou le Magdalénien. Il s'agit plutôt d'un phénomène de convergence identitaire, comme on en connaît beaucoup, les mêmes besoins dans le cadre d'une activité définie et d'un environnement donné (entre autres facteurs), à un certain stade évolutif du Paléolithique ayant pu aboutir à la conception par l'homme d'outillages similaires.

Les spécialistes se sont fondés en particulier sur la technologie du débitage pour le définir et le distinguer d'autres variétés proches, comme le « type Ferrassie » avec lequel il a été regroupé

sous le nom de «Charentien». Le Moustérien de faciès Quina, sous sa forme classique, repose en effet sur la production d'éclats épais et courts, en large majorité, bien que la présence d'éclats Levallois typiques, toujours en petit nombre, n'y soit pas rare. C'est le cas à Vergisson. Ses caractères typologiques généraux sont bien connus et assez constants : un nombre élevé de racloirs souvent très épais et à plusieurs étages de retouche (50 à 60 % des outils ou davantage) ; une forte proportion de racloirs transversaux, sur éclats courts et épais; en pourcentage variable selon les sites, des racloirs à double convergence (dits «limaces») et des outils à large retouche biface, plano-convexe; de véritables bifaces, toutefois très rares, de type cordiforme ou mal défini ; des grattoirs en bout, parfois associés à des racloirs, qui tendent vers le type caréné; des pointes et des racloirs convergents en nombre variable.

La désignation de ce faciès, assez clairement daté à l'origine de la phase récente du Würm ancien (le «Würm II»), a été peu à peu étendue, de manière à notre avis abusive, à certains Moustériens à nombreux racloirs épais (parfois qualifiés de «Proto-Quina»), très anciens, car datés plus ou moins sûrement du Riss. Ils en seraient des formes ancestrales mais cette filiation est loin d'être prouvée. Le faciès Quina, *stricto sensu*, nous paraît avoir en réalité, quand il a pu être daté, une position plutôt tardive à l'intérieur du Würm ancien (40 000 -60 000) et correspondre au stade très froid de la fin de cette période. Dans la faune de chasse associée, le renne occupe souvent une place importante qu'il partage avec le cheval, indiquant des paysages découverts.

Globalement l'outillage moustérien recueilli dans le site de Vergisson II (comme aussi à Vergisson I et IV) se rapproche nettement, à quelques nuances près, du type Quina caractéristique de la Charente provenant des gisements classiques de la Quina, du Petit Puymoyen ou d'autres, plus récemment découverts dans la même région, comme Marillac. Il présente aussi de grandes affinités avec certains gisements de la Corrèze, comme la célèbre grotte de la Chapelle-aux-Saints et le site de plein air de Chez Pourré-Chez Comte, près de Brive. Il offre aussi des similitudes, moins nettes toutefois (car certains types d'outils comme les « limaces » et les racloirs à retouche biface y sont rares), avec d'autres outillages de grottes ou d'abris du Périgord, comme Combe Grenal, couches 22-23-24 en particulier, ou le Roc de Marsal. Un autre foyer géographique du faciès Quina existe dans la vallée de l'Ardèche et le Gard et nous en avons défini le type à la grotte du Figuier.

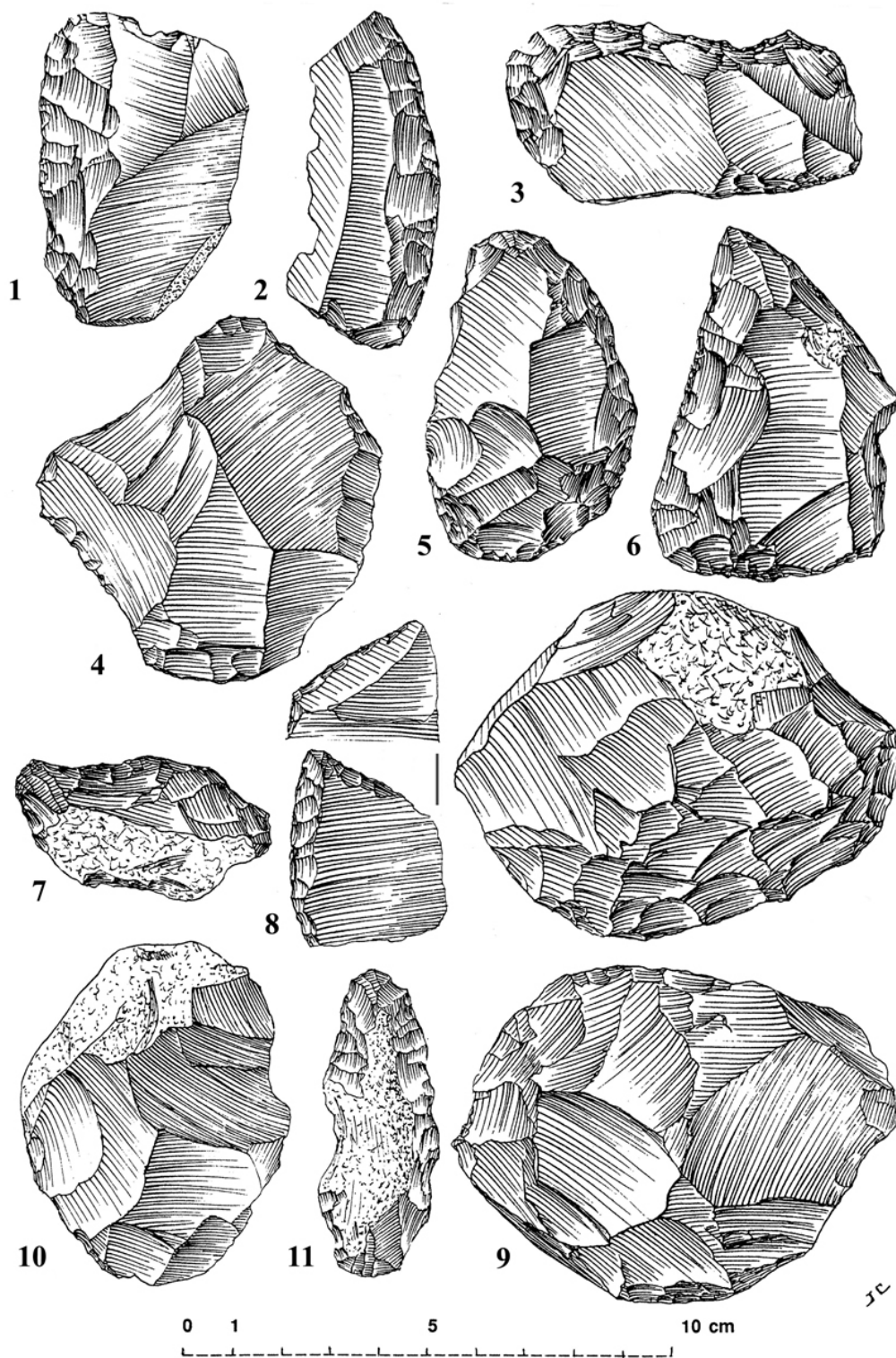


Figure 2 : Industrie lithique moustérienne de Vergisson II (racloirs, éclat Levallois et « coupoir »)

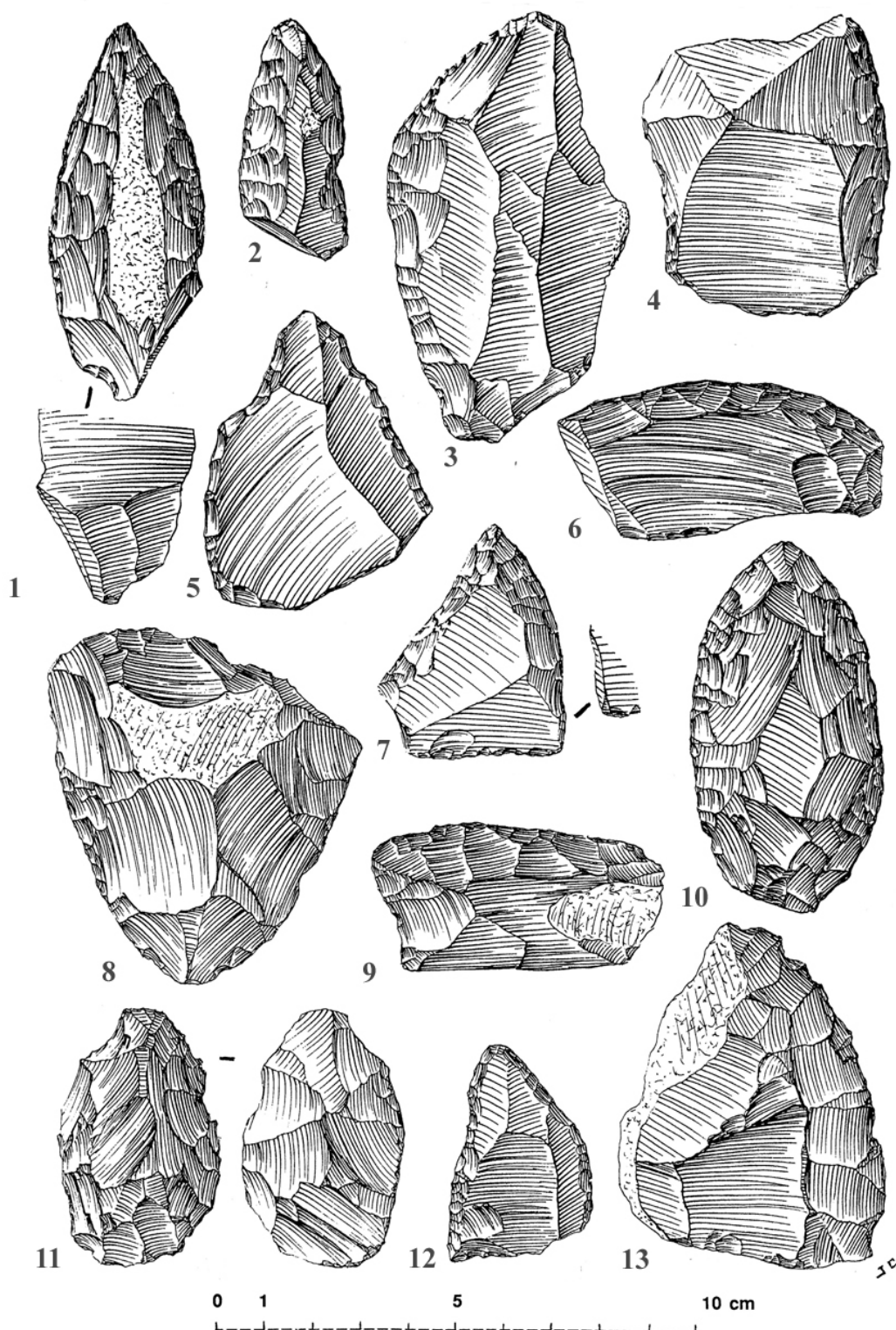


Figure 3 : Industrie lithique moustérienne de Vergisson II (racloirs, biface et pointe)

Comme un site du Lot, le Mas-Viel, pourtant assez éloigné, il se distingue quelque peu des précédents par un plus fort développement de certains types de racloirs à retouche biface et à dos aminci. Un autre site, dans la haute vallée de la Loire, celui du Champ Grand, présente des caractères similaires.

Ainsi un réseau d'affinités complexes semble, en apparence, relier des sites éloignés (Saône-et-Loire, Charente, Corrèze; Lot et Ardèche) et un essai de répartition cartographique, il y a une vingtaine d'années, avait tenté de définir des groupes géographiques fondés sur ces phénomènes de variabilité typologique des outillages et d'en préciser l'évolution dans le temps. Mais on s'accorde à penser aujourd'hui que le Moustérien ne se divise pas en «types» bien définis, en «lignées génétiques» distinctes, coexistant tout au long du Würm ancien comme les premiers essais de classification du complexe moustérien de F. Bordes et M. Bourgon avaient cru pouvoir l'établir. Les différences sur lesquelles on s'appuyait pour tenter de reconnaître dans le groupe Quina plusieurs «variétés» se fondaient, comme on l'a vu, sur la présence ou l'absence de certains types d'outils, ou seulement sur leur pourcentage plus au moins élevé. On pense aujourd'hui que ces distinctions, souvent délicates à établir, reflètent seulement un comportement dans lequel le poids des traditions techno-typologiques du groupe ethnique en question intervient, sans doute, mais que la fabrication d'un outillage est conditionnée par le jeu d'autres facteurs très complexes, géographiques et économiques: la nature du site, activités qui y sont poursuivies, les contraintes de l'environnement comme par exemple l'accessibilité des matières premières, la proximité des troupeaux d'herbivores et leurs axes de déplacement, toutes ces influences se combinant entre elles. Ainsi que pour les autres «types» de Moustérien (dits «de tradition acheuléenne», «typique», «à denticulés», etc.) on préfère parler maintenant de faciès «fonctionnels». Dans le cas qui nous occupe, la conception des outils et éventuellement des armes de chasse est relativement peu diversifiée mais très spécifique, avec de nombreux réaffutages et régularisations des bords actifs et des tranchants par retouche en fonction de leur usage. Il s'agissait d'activités essentiellement cynégétiques mais aussi liées à la consommation (décarnisation, fracture des os longs et du crâne pour en extraire la moelle et la matière cérébrale) mais aussi à l'utilisation des fourrures, des os, des dents et des bois de cervidés. Le gibier semble avoir été très abondant et très varié à l'époque dans la région mâconnaise, ce qui explique pour une part au moins l'importance

bien connue, l'ancienneté et la continuité d'une présence humaine, en contraste avec des secteurs proches alors faiblement habités, sinon à peu près déserts comme la Bresse, la Dombes ou, ce qu'on s'explique moins bien, le Tournugeois.

Etude descriptive

L'outillage est taillé dans un silex de bonne qualité, fortement patiné en blanc, certainement originaire des argiles à silex du Mâconnais central dont il présente toutes les caractéristiques (et en particulier la présence de nombreux bryozoaires, visibles en coupe): les affleurements les plus proches sont à moins de 10 km et la présence de petits ateliers de taille moustériens y est depuis longtemps connue. L'usage du quartz de filon et d'une roche basaltique (dont le gîte n'a pas encore été repéré au voisinage) apparaît beaucoup plus limité. La «chaille» bajocienne locale, pourtant disponible sur place mais moins adaptée au débitage et à la fabrication d'outils n'a pas été beaucoup utilisée, ce qui suppose un choix bien déterminé. Une étude statistique fiable ne pourra avoir lieu qu'à la condition de pouvoir s'appliquer à l'ensemble du matériel découvert, actuellement dispersé dans diverses collections, dont certaines ne sont pas accessibles à l'étude. Notre examen sera donc limité aux objets figurés issus de nos fouilles et de celles d'A. Jeannet (que nous remercions d'avoir bien voulu mettre ces documents à notre disposition). Il est remarquable que les nucléus et les éclats de taille soient très rares, comme si l'industrie lithique avait été apportée pour être utilisée dans la grotte, mais en grande partie fabriquée ailleurs.

Des fouilles plus méthodiques dès la mise au jour du site auraient peut-être permis de distinguer à Vergisson des sols successifs distincts d'occupation ; mais on se trouve bien en présence d'une occupation de même culture, sans mélange d'autres industries, homogène comme la faune elle-même. Il s'agit d'autre part d'une occupation nettement délimitée dans le temps, le remplissage rapide de la cavité par des débris organiques divers n'ayant pas permis d'y habiter très longtemps dans des conditions acceptables.

L'outillage est fortement dominé par le groupe des racloirs simples, à bord convexe ou plus rarement presque rectiligne, traité en large retouche scalariforme très régulière. Ils ont pour support habituel des éclats épais ou très épais (cf. figure 2, n° 1 et 5 ; cf. figure 3, n° 13) ;

cependant certains sont sur éclat laminaire (cf. figure 2, n° 2), ou de type nettement Levallois (cf. figure 3, n° 3 et 4), sans que la retouche marginale écaillée en diminue notablement la largeur. Les racloirs transversaux sont sur éclat à fort talon oblique, non ou peu facetté, et ils offrent un front d'usage parfois sinueux, assez abrupt (cf. figure 2, n° 3 et 7) ou plus ou moins fortement convexe (cf. figure 3, n° 6 et 9). Les pointes (cf. figure 3, n° 12) et les racloirs convergents présentent quelques particularités : des encoches bilatérales en bout (cf. figure 3, n° 5), une pointe dissymétrique (cf. figure 2, n° 6 et 8, ce dernier tendant au déjeté; cf. figure 3, n° 7) ou se rapprochent de la «limace», comme le bel exemplaire à bords épais convexes et base aménagée (cf. figure 3, n° 1). Le type «biconvergent» lui-même (dit « limace »), à retouche écaillée large ou couvrante existe nettement sous ses deux formes : de tendance foliacée (cf. figure 2, n° 11; cf. figure 3, n° 10), ou très épaisse, à retouche plano-convexe, avec fort ravivage des bords, peu tranchants (cf. figure 3, n° 11). Les racloirs bilatéraux sont présents, certains de style laminaire (cf. figure 3, n° 2).

Il est important de noter que l'on trouve dans cet outillage de grands racloirs à retouche très ample sur les deux faces (plano-convexe), type rare ou inconnu dans bien des moustériens de type Quina; il avait été distingué (cf. figure 2, n° 9) par Henri-Martin dans le gisement de référence sous le nom de «coupoir» (et par d'autres chercheurs sous celui, impropre, de « tranchoir»). Cet outil est connu dans le groupe Corrèze-Charente et peut-être aussi en Dordogne (le Moustier) mais pas nettement dans les sites appartenant au faciès Quina des vallées du Rhône et de la Loire. Il existe enfin à Vergisson II de véritables bifaces ébauchés (cf. figure 2, n° 10) ou du type cordiforme habituel à retouche plate, réalisée au percuteur doux (cf. figure 3, n° 8), toujours présents à quelques exemplaires au sein des séries «charentiennes» de la région. L'indice Levallois, qui n'a pu être chiffré, est faible, bien que des éclats levallois de conception centripète soient conservés sans retouche (cf. figure 2, n° 4).

Jusqu'à ces dernières années, un seul site moustérien de la région offrait des affinités étroites avec l'industrie de Vergisson, celui de Roclaine, site de plein-air de Romanèche-Thorins, encore inédit. Les gisements moustériens situés plus au nord en Mâconnais, comme Azé ou dans la région chalonnaise, s'éloignent en général du type Quina «pur» par un débitage plus largement Levallois et en conséquence un moindre usage de la retouche scalariforme. Mais une découverte fortuite qui s'est produite il y a quatre ans, au mois de mai 1997, dans le village

même de Solutré, au sein d'un dépôt de pente cryoclastique nous a mis en présence d'un autre site moustérien de «type Quina»; son outillage est selon une première analyse, à préciser, d'un type à peu près identique à celui de Vergisson, mais il comporte de nombreux nucléus et éclats de taille. L'existence, sur la surface relativement faible atteinte par les travaux de terrassement (par rapport à l'étendue probable du site), selon toute vraisemblance de plusieurs milliers d'objets taillés, associés à des restes osseux en grande quantité, implique qu'il s'agit cette fois d'un site très important, longuement occupé, à l'air libre et dont la fonction était bien différente de celle des habitats karstiques proches. Cette découverte confirme et même amplifie le fait que le secteur méridional du Mâconnais correspond à une aire de développement bien marquée du faciès Quina en Saône-et-Loire où d'autres formes de Paléolithique moyen, comme le Moustérien de tradition acheuléenne, s'étaient elles-mêmes fortement implantées, tant en plein air (La Sénétrière, à Sennecé-lès-Mâcon) qu'en grotte (La Verpillière, à Germolles, dans la région chalonnaise).

Conclusions

Typique des petits habitats de grotte du sud de la Bourgogne, Vergisson II n'a pas fourni, en raison de l'ancienneté et de la nature des fouilles opérées, toutes les données documentaires qu'on pouvait attendre d'un site de premier plan. Des plans de répartition des vestiges ont seulement été dressés lors des fouilles les plus récentes, mais ils restent très partiels. Ce gisement demeure cependant, par la qualité de son outillage et l'abondance de sa faune, le meilleur site de référence du Moustérien en Mâconnais. Les restes humains très fragmentaires (dents et phalanges) d'un sujet néandertalien d'une vingtaine d'années, recueillis dans la seconde salle ajoutent encore à son intérêt : car il s'agit des seuls restes de cet hominidé connus en Saône-et-Loire et avec Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne et Genay, en Côte-d'Or, de l'un des trois points de découverte connus sur le territoire de la Bourgogne. La faune qui existait alors aux environs et que chassaient les hommes moustériens, d'après les éléments qu'ils en ont introduits dans la grotte, évoque comme nous l'avons vu un climat froid et sec et des paysages découverts par l'abondance des rennes et des chevaux. Mais d'autres espèces indiquent la présence de bosquets dans des vallées abritées plus ou moins proches. Par rapport

au site de chasse spécialisé tout proche de Solutré il est évident que les hommes de Vergisson II pratiquaient plutôt la capture opportuniste d'animaux variés : divers cervidés, bouquetin, rhinocéros, mammoth, antilope saïga et quelques gros rongeurs, comme le castor et la marmotte. On doit également souligner qu'au terme de l'analyse paléontologique, la nature des restes de renard répertoriés indique que ces petits carnivores étaient recherchés et dépecés pour leur fourrure. Il s'agit du renard européen ordinaire et non du renard polaire ce qui confirme bien qu'il ne régnait pas, aux environs, un climat particulièrement rigoureux et un fort enneigement. Ce n'est que par comparaison des dates obtenues dans le site très probablement synchrone de Solutré que l'on peut estimer l'âge de cette occupation moustérienne vers la fin du Würm ancien, il y a 50 000 ans environ. Il se placerait donc, selon toute hypothèse, au stade isotopique 4 d'Emiliani (froid) et serait donc plus récent que le gisement de Genay (Côte-d'Or) évalué à 75 000-80 000 ; ce dernier pourrait correspondre à l'oscillation moins rigoureuse de Brorup, avec une faune à *Equus germanicus* et bison mais renne rare, ce qui n'est pas le cas ici. Ce cervidé de climat froid, à Vergisson II, n'est pas représenté par moins de 31 animaux de divers âges (selon le calcul du N.M.I. = « nombre minimum d'individus »). Cette valeur élevée implique, compte tenu du faible groupe humain logeable dans la cavité, une occupation assez longue ou plus précisément, selon toute vraisemblance, un refuge hivernal occupé de façon discontinue à plusieurs reprises par un petit groupe humain, ce qui explique que quelques grands carnivores l'aient également utilisé temporairement.

BIBLIOGRAPHIE

BORDES F., 1981

«Vingt - cinq ans après : le complexe moustérien revisité», *Bulletin de la Société préhistorique Française*, t. 78, n° 3, p. 77-87.

BOUYSSONIE J., 1958

«La découverte de la Chapelle-aux-Saints, aperçu d'ensemble», *Bulletin de la Société historique et archéologique de la Corrèze*, t. 80, p. 45-82.

BOUYSSONIE A., BOUYSSONIE J., PEROL P., 1958

«Le gisement de Chez Pourré-Chez Comte (près Brive, Corrèze)», *Mémoire de la Société préhistorique Française*, t. 5, 60 p.

COMBIER J., 1967

Le Paléolithique de l'Ardèche dans son cadre paléoclimatique, Editions de l'Institut de Préhistoire de l'Université de Bordeaux, 462 p.

COMBIER J., 1969

« Observations sur les dépôts quaternaires de la Saône inférieure et du Mâconnais », in *Livret-guide de l'excursion A 1, Alsace-Vosges- Bourgogne*, Editions de l'Union internationale pour l'étude du Quaternaire (INQUA), VIII^e congrès, Paris, p. 88-100.

COMBIER J., 1976

« Les gisements de Vergisson », in *Livret-guide de l'excursion AB Bassin du Rhône, Paléolithique et Néolithique*, Editions de l'Union internationale des Sciences préhistoriques et protohistoriques (U.I.S.P.P.), IX^e congrès, Nice, p. 108-111.

COMBIER J., 1995

«Entre Loire et Saône à l'Age de la Pierre», *71 Images de Saône-et-Loire*, n° 100, p. 28-32.

COMBIER J. et al, 1996

30 ans d'Archéologie en Saône-et-Loire, Le Paléolithique, Catalogue illustré de l'exposition du Comité départemental de la Recherche archéologique (C.D.R.A.), p. 20-58.

COMBIER J., 1997

«A Solutré, des chasseurs de chevaux encore plus anciens (moustériens)», *71 Images de Saône-et-Loire*, n° 110, p. 2-3.

GENESTE J.-M., JAUBERT J., LENCIR M., MEIGNEN L., TURQ A., 1997

«Approche technologique des Moustériens charentais du Sud-Ouest de la France et du Languedoc oriental», *Paléo, revue d'Archéologie préhistorique*, n° 9, p. 101 -142.

JEANNET M., 1970

«Le gisement moustérien de Vergisson Les Tasnières (Saône-et-Loire)», *Revue archéologique de l'Est*, t. 21, fasc. 3-4, p. 343-367.

JOLY J., 1987

« La brèche de Genay, C6te-d'Or », *L'Anthropologie*, t. 91, n^o 1, p. 74-86.

LE TENSORER J. M., 1978

« Le Moustérien type Quina et son évolution dans le sud de la France », *Bulletin de la Société préhistorique Française*, p. 141-149.

LUMLEY H. de, 1969

Le Paléolithique inférieur et moyen du Midi méditerranéen dans son cadre géologique, Gallia Préhistoire, Vè supplément, 2 tomes de 464 et 448 p., Editions du C.N.R.S.

MARTIN H., 1923

Recherches sur l'évolution du Moustérien dans le gisement de la Quina (Charente), l'Industrie lithique, 2è volume, Editions Reinwald, Paris. 1 48 p.

RAT P., 1986

Guide géologique régional Bourgogne-Morvan, Editions Masson, Paris, 216 p.

TURQ A. 1989

«Approche technologique et économique du faciès Moustérien de type Quina, étude préliminaire», *Bulletin de la Société préhistorique Française*, n^o 8, p.244-256.

Auteur : Jean Combier
Directeur de recherche honoraire au C.N.R.S.,
Le Bourg, 71570 Romanèche-Thorins